

# «Nous devons imaginer une ville différente»

BRIGITTE DE WOLF-CAMBIER

Mis en ligne lundi 12 janvier 2015, 12h42

LE SOIR BELGIQUE

L'Executive Master en immobilier vient de démarrer. Pour l'inauguration, l'architecte-paysagiste Elisabeth Pélegrin-Genel a posé son regard sur la ville de demain.



Le coup d'envoi de la quatrième édition de l'Executive Master en immobilier (EMI) a été donné en fin d'année dernière à l'université Saint-Louis, par Elisabeth Pélegrin-Genel. Dans le cadre d'une conférence inaugurale, cette architecte, urbaniste, psychologue du travail, consultante, auteure de plusieurs ouvrages, a proposé des pistes pour décoder les évolutions du tertiaire dans la ville de demain.

## « Du bureau paysager à la ville paysagère », un titre interpellant...

*Rendons à César ce qui est à César, le titre a été trouvé par Christian Lasserre. Ce qui m'intéressait dans ces deux mots qui ont surgi lors d'un brainstorming, c'est d'analyser l'évolution du bureau et de la ville. Bureau paysager, tout le monde connaît ; ville paysagère, il s'agit essentiellement de la ville durable. L'angle que je propose est de considérer les espaces publics, les rez-de-chaussée, les rues, les places... Que peuvent nous apprendre les mutations du tertiaire au sens très large pour essayer d'imaginer une ville différente. J'en ai relevé trois. Tout d'abord, le débat sur la spécialisation et la banalisation des espaces. Dans les bureaux, tout comme dans la ville, on a tendance à banaliser au maximum les espaces. Il y a une pauvreté de l'aménagement au profit de son usage. Deuxième aspect qui m'intéresse, c'est le rapport privé-public. On voit que dans le bureau, le collectif prend de plus en plus d'importance, notamment avec les open spaces. Pendant ce temps, la ville devient un énorme bureau paysager, un espace où l'on va travailler seul (café avec wifi,...). Enfin les bureaux comme la ville sont confrontés à la virtualité, mais aussi à la nécessité de maintenir un ancrage physique. Pourquoi vient-on encore au bureau ? On vient soit pour le collectif, soit parce qu'on est obligé ou parce qu'on n'a pas encore réfléchi à comment s'y prendre autrement.*

## Que peuvent nous apprendre les évolutions du tertiaire sur la fabrication de la ville de demain ?

*Le regroupement des entreprises ou au contraire leur dissémination joue un rôle considérable sur les infrastructures et les mobilités quand la porosité entre travail et vie privée colore différemment notre environnement. Le bureau, comme la ville, tente de s'arranger du virtuel en préservant un ancrage physique, un « esprit du lieu ». Pourtant, de plus en plus, nous percevons le monde au travers d'un écran et nous le voulons sans obstacle. Ce sont nos « clics » qui développent la ville d'aujourd'hui et de demain. Nous sommes à la fois des consommateurs, des habitants, des citoyens... Avec ces multiples identités, nous avons du mal à être logiques. Nous disposons de tous les ingrédients pour construire une ville idéale, mais nous manquons de cohérence dans nos choix. A notre insu mais de notre plein gré, nos « clics » fabriquent une ville qui n'est peut-être pas celle que nous souhaitons. Les petits commerces disparaissent, les rez-de-chaussée deviennent sinistres et l'espace public se prête à des manifestations festives éphémères.*

## Une vue plutôt négative...

*Pas nécessairement. Car c'est aussi grâce à nos « clics » que se développent de nouveaux services de partage et d'échange basés sur la confiance, mêlant rencontres virtuelles et contacts physiques : mobilité partagée (Blablacar), troc de biens et d'appartements (Airbnb), circuits courts de consommation, potagers collectifs, mutualisation de surfaces et de services dans le logement ou le bureau,...). Ces « alternatives » encore marginales posent la question de l'échelle, la question de la temporalité et celle de la gestion. Elles ouvrent des pistes prometteuses pour une autre ville plus conviviale et plus accessible.*